Document généré le 23 avr. 2024 07:06

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Poèmes des Tang

Vacances du pouvoir, Poèmes des Tang, traduits du chinois, présentés et annotés par Paul Jacob, Gallimard, coll. Connaissance de l'Orient, 1983

Michel Beaulieu

Numéro 13, avril–mai 1984

URI : https://id.erudit.org/iderudit/21517ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)
1923-3191 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Beaulieu, M. (1984). Compte rendu de [Poèmes des Tang / *Vacances du pouvoir, Poèmes des Tang*, traduits du chinois, présentés et annotés par Paul Jacob, Gallimard, coll. Connaissance de l'Orient, 1983]. *Nuit blanche*, (13), 43–43.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1984

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

par Michel Beaulieu

POÈMES DES TANG

La poésie occupait une place de choix parmi les matières d'examens des futurs bureaucrates — les Mandarins — de la Chine ancienne et l'on ne sera donc pas étonné d'apprendre que la presque totalité des poètes de quelque importance dans une civilisation qui les compte par dizaines aient appartenu à cette véritable classe sociale. Compte tenu de ce que la dynastie Tang représente l'apogée de la poésie chinoise, on imagine par ailleurs l'excitation ressentie par le lecteur avide que je suis lors de la parution de *Vacances du pouvoir*, ouvrage qui réunit précisément des poèmes écrits sous cette dynastie qui a dominé la Chine de 618 à 907.

Toute traduction pose le problème de la trahison. Lorsque la traduction s'attaque à un poème, il est inévitable, à moins de méconnaître complètement l'essence même de la poésie, que soient soulevées des questions d'ordre formel. Lorsque l'on traduit un poème, en effet, que traduit-on? Et puisque cela est inévitable en passant de l'une à l'autre langue, quelle sera la part de déperdition? Ne connaissant de la langue chinoise que les deux signes qui signifient «homme» et «empire du milieu», je ne suis pas en mesure de répondre à cette question. Je suis donc forcé de me rabattre sur la langue d'arrivée et de me demander, en comparant différentes traductions, tant en anglais qu'en français, de certains poèmes, si le traducteur a réussi du moins à nous donner des textes qui soient des poèmes. Et non seulement des poèmes, mais des poèmes qui soient lisibles par une conscience contemporaine.

À trop vouloir forcer la rime, à trop vouloir respecter la métrique traditionnelle, un traducteur risque de produire des poèmes qui paraîtront forcés. Paul Jacob évite dans une large mesure ce piège puisque ses traductions parviennent souvent à avoir l'allure de poèmes dans leur langue d'arrivée. Ce n'était pas un mince défi.

J'ai donc pu m'abandonner au plaisir de lire de nouveau ces illustrissimes poètes que sont Du Fu, Li Bai et Wang Wei, rigoureusement contemporains, mais dont on a souvent dit qu'ils représentaient les trois tendances fondamentales de la pensée chinoise — tout en regrettant, mais c'est là un tout autre problème, que des recueils consistants d'œuvres de ces trois poètes ne soient toujours pas disponibles en français — alors qu'ils le sont en anglais depuis belle lurette. Pour ma part, j'éprouve une nette préférence pour Li Bai, certainement l'un des plus grands poètes qui aient jamais existé, qui n'appartenait d'ailleurs pas à la classe des Mandarins, et peut-être encore plus pour Du Fu, dont les émotions à fleur de peau sont si souvent exacerbées. En anglais, leurs noms s'écrivent Li Po et To Fù. Je dois avouer par ailleurs qu'une première lecture m'avait agacé: bien que je lise souvent de la poésie du passé, la rime perturbait ma lecture par sa régularité alors qu'à mon sens l'assonance eut suffi. Mais sans doute aurais-je dû accepter dès l'abord la rime puisqu'elle confère aux poèmes cette ancienneté qui est rigoureusement la leur tout en ajoutant à la traduction une donnée en quelque sorte archéologique.

Vacances du pouvoir, donc. C'est-à-dire ces rares moments qui n'étaient pas consacrés par les poètes à leurs charges publiques et durant lesquels ils avaient le loisir d'écrire leurs poèmes, de faire œuvre personnelle. Et personnelle, elle l'était en effet, même si les modes ne se succédaient pas à un rythme aussi effréné que de nos jours. Mais les poètes chinois procédaient aussi par allusion en ce sens que, érudits, ils connaissaient généralement les œuvres du passé et pouvaient y faire référence sans que cela tombât dans le vide; ils se répondaient parfois à travers les siècles un peu comme si nous entretenions un dialogue avec Jacques Cartier. Pourtant, leurs poèmes demeurent tout à fait lisibles plus de dix siècles plus tard. On ne trouvera pas, dans cette anthologie, de poèmes que seul un appareil critique imposant permettrait d'aborder avec quelque chance d'appréhension, bien sûr, mais de ceux-là qui parlent toujours, quelle que soit l'époque et quel que soit le continent. Ils s'adressent à l'être humain dans ce qu'il a de plus fondamental, au lieu commun de l'humanité. En cela, ils sont sans âge et ne nous parlent pas moins d'être d'un lieu et d'une époque. Ils confirment une fois de plus, si besoin en est, que l'on n'est universel que si l'on est profondément de quelque part. ■

Vacances du pouvoir
Poèmes des Tang,
traduits du chinois,
présentés et annotés par Paul Jacob,
Gallimard, coll. Connaissance de l'Orient,
1983